LIBRARY OF CONGRESS.
[SMITHSONIAN DEPOSIT.]
Chap. PD2013
Shelf .R3
UNITED STATES OF AMERICA.

EXTRAIT DES

ANTIQUITÉS DE L'ORIENT.

ANTIQUITÉS DE L'ORIENT,

MONUMENTS RUNOGRAPHIQUES

INTERPRÉTÉS

PAR C. C. RAFN

ET PUBLIÉS PAR LA

SOCIÉTÉ ROYALE

DES ANTIQUAIRES DU NORD.

COPENHAGUE.

DE L'IMPRIMERIE DE THIELE.

1856.

PJ 2013
.R3

LC Control Number

tmp96 031316

RAPPORTS DES NORMANDS AVEC L'ORIENT.

Les Normands firent leur immigration de l'Orient dans le Nord de l'Europe à une époque reculée, dont les mythes nous enveloppent l'histoire sous le voile d'une obscurité presque impénétrable. Des recherches futures nous mettront peut-être sur la voie de connaître jusqu'à quand leurs ancêtres ont, dans leurs foyers orientaux, réussi à conserver leur langue et leurs moeurs. Ce que nous allons relever ici, c'est le fait historique qu'à la même époque, où les Normands découvrirent l'Islande dans l'Ouest éloigné, ils reparurent avec beaucoup d'éclat dans le pays de l'Est. Invités à quitter leurs foyers scandinaves pour s'y rendre, ils y arrivèrent, selon Nestor, en 862, sous le nom de Varégo-Russes et y fondèrent l'empire russe sur les rapports duquel, à l'intérieur comme à l'extérieur, ils continuèrent d'exercer une puissante influence encore pendant le siècle suivant.

L'examen comparatif des formes idiomatiques des noms des personnages historiques met en évidence à la fois la justesse du rapport que nous en fait le chroniqueur slavon, et l'importance dont les Russes scandinaves ont dû jouir pendant la première période de l'empire. A peu près tous ces noms appartiennent à l'ancien idiome danois ou nordique, de manière qu'on les retrouve dans les sagas et les monuments runographiques du Nord. — Malgré l'altération

qu'ils ont subie sous la main d'un écrivain slavon peu versé dans l'orthographe scandinave, ils sont presque tous très faciles à reconnaître. — Rourik, Sinéous et Trouvor nous rappellent ainsi les noms de Rœrik, de Sune et de Thorvard, de même que Oskold et Dir nous rappellent ceux d'Askell ou de Höskuld et de Dyre; Igor, Oleg, Olga ceux d'Igvar ou d'Ingvar, de Hœlge ou de Helge, de Hœlga ou de Helga.

Oleg envoya en 907 et en 911 des ambassades à Tsarigrad ou Constantinople. On a conservé les noms de tous ceux qui en firent partie, et nous remarquons que tous ces hommes „de la nation russe", selon l'expression de Nestor, étaient Normands; en voici les noms restitués: Karl, Frialaf, Vermund, Rolf, Steinmod, Ingiald, Gaut, Roald, Kár, Freyleif, Roar, Eythiof, Thrain, Leidolf, Vestar. Igor envoya plus tard, en 944, une ambassade nombreuse à l'embouchure du Danube, en lui confiant la mission de conclure un traité avec les empereurs grecs. L'ambassade se composa d'environ 50 individus; les envoyés mêmes sont nommés et quelques-uns de ceux qu'ils représentaient. Karamsin et d'autres savants russes qui ont examiné la liste de leurs noms, n'ont découvert parmi ceux-ci qu'un très petit nombre d'origine slave tandis que tous les autres sont nordiques, tels sont: Ivar, Vigfast, Oleif, Thord, Leif, Grim, Sverker, Hakon, Kár, Amunde, Biörn, Gunnar, Halfdan, Kol, Stein, Hallvard, Gaut, Frode, Eystein, Audun, Gamle, Burstein, Brune, Roald, Freystein, Ingiald, Thorbiörn, Máne, Svein, Styr, Asbrand, etc.

Les auteurs byzantins nous transmettent les noms des navires russes. Plusieurs de ces noms, tels que *σκεδία, καράβιον, ἀσκὸς*, ont passé au nombre des dénominations de navires de la Skálda; on retrouve ainsi dans cette partie de l'Edda de Snorre les noms *skeið, karfi, askr.*

L'empereur byzantin, Constantin Porphyrogénète, écrivit en 948-950 son ouvrage sur l'administration de l'empire. Il y fait mention des cataractes ou, proprement dit, des écueils

ou des barres les plus considérables du Dniepr que les Russes descendirent en se rendant à Constantinople. Il en cite les noms en russe (ῥωσιστὶ) et en langue slave (σκλαβινιστὶ) avec la traduction en grec. Nous allons en indiquer ici les noms appelés RUSSES par l'empereur, lesquels sont tous danois ou nordiques, comme plusieurs auteurs l'ont déjà prouvé; les voici:

I. Cet auteur byzantin donne à la première barre le nom d' *Ἐσσουπῆ* dans la langue qu'il appelle russe, nom qu'il traduit „ne dormez pas," qui en danois ou islandais s'appelle SOF EIGI (*ei sofa*, ne pas dormir).

II. L'empereur appelle la seconde barre en russe *Οὐλβορσὶ* et en langue slave *Ὀστροβουνίπραχ* (dérivé d' *ostrovni*, insulaire, et de *prag*, en russe moderne порогъ, barre), expliqué par l'auteur *τὸ νησίον τοῦ φραγμοῦ*, c'est-à-dire *ὁ φραγμὸς τοῦ νησίου*, la barre de l'île; ce nom que l'auteur appelle russe, est précisément le danois HÓLMFORS (de *hólmr*, île, et *fors*, cataracte).

III. Il en est de même du nom slave (*ou* mieux russe) de la troisième barre *Γελανδρί*, traduit par l'auteur *ὁ ἦχος τοῦ φραγμοῦ*, c'est-à-dire *ὁ φραγμὸς τοῦ ἤχου*, ce qui répond au danois GJALLANDI (FORS), la cataracte retentissante.

IV. La quatrième barre porte en russe le nom de *Ἀειφάρ*, lequel, selon le nom slave que l'auteur y a joint, doit être le nom d'un oiseau, peut-être de la cicogne, en frison adebar, holl. oyevâr; nous ne connaissons pas de nom nordique qui y correspond; æfari paraît cependant bien propre à qualifier l'oiseau de passage.

V. La cinquième barre est nommée en russe *Βαρουφόρος*, en slave *Βουλνηπράχ* (dérivé de ВОЛНА), la barre onduleuse, qui est encore aujourd'hui le nom de la même barre; le nom appelé russe par l'empereur Constantin, est précisément le mot danois ou nordique BÁRUFORS, la cataracte onduleuse (de *bára*, en gén. *báru*, onde, et *fors*, cataracte).

VI. La sixième barre s'appelait en russe *Λεάντι*, signifiant ou Hlæandi (fors), la cataracte riante, ou, par une faute d'écriture pour *Λωάντι*, Lóandi(fors), la cataracte clapoteuse.

VII. L'empereur donne à la septième barre le nom russe de *Στρούβουν* qu'il traduit „la petite barre". Le nom slave qu'il y a joint désigne „la barre près de la rive". Il paraît hors de doute que la première partie de ce nom a été stron, strönd, rivage, bord de la rivière, et que l'autre partie a été buna, qui veut dire „jet ou rayon d'eau"; tout le nom sera donc Strandbuna qu'il faut traduire „la petite cataracte du rivage".

Des recherches sur les noms aux environs de Dniepr amèneront probablement de plus amples renseignements. Les recherches dues à A. C. Lehrberg et à E. Kunik sont surtout d'une grande valeur.

Liutprand, évêque de Crémone, qui en 946 et en 968 visita Constantinople en ambassade, affirme expressément que les peuples auxquels les Grecs donnaient le nom de Russes (*Ῥῶς* ou *Ῥῶσοι*), étaient les mêmes que les écrivains francs désignaient par le nom de Normands. Ceux-ci qui se composaient de Suédois, de Norvégiens, de Danois et en partie d'Anglais, se rendirent en grand nombre, le plus souvent par terre à travers la Russie, jusqu'à Miklegard ou Constantinople pour y prendre service sous le nom de Véringues (*Βάραγγοι*) dans la garde des empereurs grecs, ou pour servir de garnison dans d'autres villes importantes appartenant à l'empire. Très souvent ils se signalaient par leur bravoure dans des expéditions guerrières.

Igor, grand-prince de Russie, nommé Inger par Liutprand et *Ἴγγωρ* par les Byzantins, fit en 941 une expédition malheureuse à Constantinople. L'histoire raconte qu'il amena mille barques, mais qu'il fut néanmoins forcé de se retirer après avoir essuyé une perte considérable. Il n'en perdit pas le courage, mais pour s'assurer une meilleure issue de

la nouvelle expédition qu'il préparait, il appela à lui des Varègues, qui lui arrivèrent d'au-delà de la mer. L'empereur Roman, pour empêcher une nouvelle effusion de sang, envoya des émissaires qui rencontrèrent ses envoyés à l'embouchure du Danube, où l'on conclut en 944 le traité de paix déjà mentionné. Plus tard, Igor fut assailli par les Drevliens, et dans le combat qui eut lieu il périt avec la plupart de ses gens. Le rapport que nous en fait Nestor sera confirmé d'une manière particulière par le témoignage de plusieurs monuments runiques trouvés en Suède, si l'on convient, ce qui est très probable, que le nom d'Igvar tracé sur ces monuments soit identique avec celui du grand-prince Igor. Des dessins ont été faits de soixante monuments runographiques à l'usage du présent ouvrage sur les „Antiquités de l'Orient". Pour recueillir ces renseignements qui paraissent jeter de la lumière sur cette partie de l'histoire, des voyages ont été entrepris par plusieurs collaborateurs suédois dans différentes provinces de la Suède. Douze des inscriptions runiques trouvées sur ces monuments dans l'Upland et le Södermanland, font mention de cet Igvar ou Ingvar, et ont été gravées dans les pierres découvertes en souvenir des hommes qui avaient fait partie de l'expédition du grand-prince (*í faru með Igvari*), quelquefois comme conducteurs de navires (*stýrði austr skipi með Igvari*). Quelques-uns des hommes cités dans ces monuments ont été tués à côté d'Igvar (*austr með Igvari drepinn* ou *dauðr*). Les inscriptions paraissent avoir été gravées par des parents ou des amis de ceux qui furent enterrés en pays étranger, loin de leurs foyers.

Ma collection d'„Antiquités Russes d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves", à laquelle plusieurs savants islandais, norvégiens, suédois et danois m'ont fourni des communications précieuses, commence par des extraits des deux Eddas et des sagas mythico-historiques, parmi ceux-ci le Sögubrot ou fragment remarquable

des anciens rois du Danemark et de la Suède et l'intéressante saga de Hervör, Hervarar saga, l'un et l'autre en entier. Viennent ensuite des extraits d'anciens manuscrits historiques islandais. L'ancienne histoire du Nord se rattache par de nombreux liens à celle du Gardarike ou de la Russie. Les Normands entreprirent de fréquents voyages en Gandvik et en Biarmaland, c'est-à-dire dans la mer Blanche et dans la province de la Permie, et en Austrveg ou l'Orient, en traversant la mer Baltique. L'histoire de la Norvége pendant le 10e et le 11e siècle se lie surtout étroitement à celle du Gardarike. Olaf, fils de Tryggve, le célèbre roi de Norvége, y passa sa jeunesse. Eymund, fils de Ring, de la famille royale du même pays, se rendit en Russie en 1015 et y prit part ensuite aux querelles entre Iaroslav, Burislav et Vartislav, c'est-à-dire Boleslav et Vratislav ou Bratchislav; ses exploits ont fait le sujet d'une saga entière. Olaf le Saint, fils de Harald, se trouva en rapport très intime avec la maison du grand-prince de Russie; et son fils Magnus le Débonnaire qui plus tard devint roi de Norvége et de Danemark, passa plusieurs années de sa jeunesse à la cour de Holmgard ou de Novgorod. Harald le Sévère était pendant longtemps avec Rögnvald fils de Bruse, plus tard earl ou comte des îles d'Orcades, chef de la milice du grand-prince de Russie et ensuite commandant des Véringues de Miklegard ou Constantinople.

La saga des Færeyingues nous fait aussi mention des relations des Normands avec la Russie. On y rencontre ainsi l'histoire de Rafn qui, à cause de ses voyages de Holmgard, reçut le surnom de Holmgardsfare (voyageur de Holmgard); ensuite la description des expéditions entreprises en Russie par Sigmund, fils de Brester, natif des îles des Færeyar.

Les sagas des Islandais surabondent en pareilles relations. L'intéressante saga d'Egil nous entretient des exploits du célèbre poète Egil, fils de Skallagrim, et de son frère Thorolf en Courlande. L'importante saga de Nial nous parle des

expéditions de Gunnar et de Kolskegg à Revel et en Eysysla (l'île d'Oesel). Biörn, fils d'Arngeir, surnommé Hitdælakappe ou le champion des Hitdaliens, se signala en l'an 1009 par un exploit héroïque au service de Vladimir le Grand. Thormod Kolbrunarskáld, autre poète et guerrier très célèbre d'Islande, fit d'abord un séjour de plusieurs années au Groenland; de là il se rendit en Norvége, accompagné d'un natif d'Amérique, nommé Skuf, qui était propriétaire de Stokkanes, maison située sur le golfe d'Ériksfiord du Groenland. Ce fut dans cette maison que la célèbre Gudride, fille de Thorbiörn, passa plusieurs années de sa jeunesse, jusqu'à ce qu'elle fut mariée d'abord avec Thorstein, fils d'Érik le Roux, et plus tard, en 1007, après la mort de ce dernier, avec Thorfinn Karlsefne, avec qui elle entreprit la même année le voyage remarquable qui achevait la découverte du Vinland ou de la Nouvelle Angleterre de l'Amérique du Nord. Ces deux hommes, Thormod et Skuf, arrivés en Norvége de l'Amérique, accompagnèrent ensuite en 1029 Olaf le Saint en Gardarike.

Des relations fort curieuses nous font mention du séjour des Scandinaves dans la Grèce ou l'empire byzantin, ainsi que de leurs voyages dans la Terre-Sainte.

Les extraits des anciens documents géographiques des Islandais font part d'une mappemonde datant du 12e siècle et de trois planisphères du 13e et du 14e siècle. Ces anciennes cartes ont cela de remarquable qu'elles ont toutes la même orientation que les ouvrages des cartographes arabes du moyen âge, c'est-à-dire le sud y occupe la partie d'en haut. L'abbé Nicolas du couvent de Thingeyrar dans le nord de l'Islande nous a laissé plusieurs annotations géographiques, parmi lesquelles on trouve un itinéraire de la Terre-Sainte de 1151 en 1153, lequel nous présente des observations curieuses, fort intéressantes à comparer avec d'autres descriptions de voyage de la même période. Nous y rencontrons entre autres une dénomination arabe qu'on ne trouve dans

nulle autre description européenne de cette période. Il est encore très curieux de voir ce qu'on nous y apprend sur la présence d'une garnison de Véringues dans la ville de Baffa en Chypre, où le roi de Danemark Érik, fils de Svein, surnommé le Débonnaire, mourut en 1103. A cette section appartiennent encore deux descriptions accompagnées d'un plan de Jérusalem, lequel, selon l'usage de cette époque, renferme des dessins des édifices les plus importants de la ville.

ANCIENNE LANGUE DANOISE OU NORDIQUE.

Dans l'antiquité historique une langue prédominante régnait dans tout le Nord scandinave. Cette langue était celle que les Ases, selon les rapports des sagas, avaient apportée de leurs foyers de l'Orient ; c'était encore la même que les colons qui venaient s'établir en Islande, introduisirent dans cette île lointaine, où, à l'abri des rochers, elle se conservait intacte pendant des siècles sans subir aucune transformation essentielle, et tandis que les langues dans toute l'Europe se sont plus ou moins modifiées sous l'influence des progrès du temps, celle-ci s'est maintenue sous son ancienne forme jusqu'à nos jours. C'est là un fait dont nous instruisent les anciens manuscrits en termes tout-à-fait clairs, et que d'autres monuments nous constatent en outre de la manière la plus évidente.

Les habitants du Nord s'entendaient tous, et s'entretenaient sans l'intermédiaire d'un interprète. Les poètes islandais visitaient toutes les cours du Nord, où ils amusaient les princes et les autres grands seigneurs en récitant leurs drapas ou poèmes. Ils en firent ainsi en Suède et en Danemark comme en Norvége, et quelquefois même en Angleterre.

Ces poèmes si remplis de périphrases obscures et d'une entente très difficile à cause de la transposition des termes, furent sur-le-champ entendus comme appartenant à la langue maternelle, et les gens de la cour se plaisaient à les apprendre par coeur. On reconnaît cette langue commune et primitive dans les noms de lieu de tout le Nord jusqu'à la limite méridionale du Slesvig; elle reparaît encore dans les noms propres des individus comme dans plusieurs termes du patois du peuple de toutes les contrées du Nord. Cette grande similitude des mots et le très grand nombre de ces termes identiques nous offrent l'empreinte incontestable d'une origine commune, qui n'est à trouver que dans le même idiome primitif, et dans l'identité des mythes appartenant à la Suède et au Danemark tout autant qu'à la Norvége. Le langage usité dans les anciennes lois suédoises et danoises nous offre, malgré la rédaction postérieure de ces lois, une conformité assez grande avec l'ancien idiome des Islandais.

Les inscriptions runiques que je présente ici au public, y comprises celles de la Suède et du Danemark, ont également été composées dans la même langue que l'on rencontre dans les Eddas et les anciennes sagas de l'Islande; les mêmes termes y apparaissent sous les mêmes formes grammaticales, et obéissant aux mêmes lois de régime et de construction. Quelques-unes de ces inscriptions qui ont été rédigées en vers, nous font voir que partout on observait les mêmes règles prosodiques, le même système de versification avec des rimes attachées aux initiales et des rimes de ligne connues sous les noms d'allitération et d'assonance, enfin le même genre de poésie orné de ces métaphores artificielles et de ces circonlocutions dont la Skálda nous donne des renseignements détaillés.

On donnait à cette langue qu'on parlait partout dans le Nord scandinave, le nom de DÖNSK TÚNGA, *lingva dacisca*, langue danoise, nom qui était en usage en Islande comme

dans le reste du Nord. On a été en doute jusqu'à présent sur la vraie signification du nom de DAN, de celui de DANIR et de l'adjectif DANSKR qui en dérive. Le Danemark jouait le rôle le plus important dans tout le Nord déjà du temps de Rolf Krake et même à une époque encore antérieure à lui. Ragnar Lodbrok et les fils de Ragnar en répandirent le nom à l'étranger, même jusqu'au midi de l'Europe; de même Kanut le Grand en fit valoir la force puissante à l'Occident. Il n'y a donc rien d'étonnant à voir que la dénomination de la langue d'après le peuple qui à cette époque-là était le plus puissant du Nord, s'est maintenue pendant un très long temps.

Plus tard, surtout depuis le 13e siècle, la dénomination de NORRŒNA fut employée non-seulement du norvégien, mais comme synonyme du NORDIQUE en général. Elle servait ainsi à désigner la langue qui était répandue dans tout le Nord. Le mot norrœnn signifie, selon son origine, „appartenant au Nord", et a été formé à l'instar des adjectifs austrœnn, suðrœnn, vestrœnn, qui nous désignent les autres coins du monde. De même que suðrœnt veðr (Ant. Amer. p. 161; Fornm. S. IX 42) signifie le vent du midi, et austrœn gola (Sturlúnga saga III 59), vent frais de l'est, norðrœnt et norrœna (Ant. Amer. p. 21; Sturl. s. III 263) désignent le vent du nord. Plusieurs passages servent à prouver que le mot de norrœna, appliqué à l'idiome, a été pris dans cette étendue du mot. En voici un exemple: un fragment de saga en parchemin datant du 14e siècle (Fornm. S. XI p. 412) nous présente ce qui suit: „Le commencement de toutes les traditions vraies en langue norrène ou nordique (í norrœnni túngu) date de l'époque où les Ases vinrent s'établir dans le Nord (Norðrit), car c'est un fait incontestable que la langue que nous appelons norrœna, fut introduite par eux dans le Nord; elle était répandue dans le Saxland, le Danemark, la Suède, la Norvége et une partie de l'Angleterre (conf. l'Edda de

Snorre I p. 28-30, Heimskríngla I p. 126-28). L'adjectif norrœnn est toujours pris dans ce sens primitif, surtout lorsqu'il s'emploie par opposition à d'autres langues hors du Nord scandinave, comme à l'allemand et à l'irlandais (Ant. Amer. p. 35, 248-49), au latin, au français et au flamand (saga af Laurentio Hólabiskupi c. 8), à l'idiome des Permiens (Ant. Russes I p. 100), au grec, *girzk* (Stjórn). Cependant cet adjectif a plus tard reçu la signification plus restreinte de norvégien, et dans ce sens il apparaît assez souvent tout comme les substantifs de Norðmenn et de Norðrlönd, qui ont été soumis à une pareille transition de signification, en passant d'un sens plus étendu à un sens plus limité. Norðmenn désignait ainsi anciennement tous les Scandinaves habitant le Nord, les *Northmanni* des auteurs latins, mais plus tard, après que la signification usitée dans le Danemark, situé plus vers le midi, a prévalu, ce mot a été employé uniquement à nous désigner les habitants de la Norvége, les Norvégiens. Norðrlönd, qui partout dans les anciens manuscrits s'applique aux pays du Nord en général, ne se dit maintenant que des contrées de la partie septentrionale de la Norvége, les *Nordlands*, et de la Suède, *Norrland*. Comme nom de peuple, pris dans le sens restreint du mot qui ne s'applique qu'aux Norvégiens, il fut d'abord employé en Danemark et en Suède, plus tard en Islande et en Norvége, mais appliqué à la langue, il conservait sa signification primitive de nordique; il désignait ainsi l'idiome répandu dans tout le Nord, tout comme dönsk túnga antérieurement.

Les Islandais de l'époque la plus reculée donnèrent ainsi le nom de dönsk túnga à la langue commune qui se parlait dans tout le Nord; plus tard, surtout après la réunion de l'Islande avec la Norvége, en 1261, ils y donnèrent aussi souvent le nom de norrœn. Ce ne fut qu'à une époque très postérieure que la langue, après avoir subi dans le reste du Nord des modifications considérables, reçut le

nom de l'islandaise. On l'appelait ainsi parce qu'elle n'était alors parlée dans sa forme primitive que dans l'île de l'Islande, où elle s'est conservée jusqu'à nos jours presque sans aucune empreinte de l'influence des temps, de sorte que l'homme du peuple y lit encore avec intérêt les sagas et d'autres anciens écrits qui sont à sa portée. Les anciens poèmes historiques et les chants de l'Edda qui ont été introduits en Islande du Danemark, de la Suède et de la Norvége, font également partie de la lecture journalière de ce peuple éloigné, qui s'est toujours signalé par son goût pour la littérature. Pendant les longues soirées d'hiver où la rigueur de la saison enchaîne l'Islandais à sa cabane, il oublie, enseveli sous la neige, la rudesse de son climat en s'enfonçant dans l'étude des hauts-faits de ses vaillants aïeux, consignés dans l'ancienne langue du Nord.

A côté de ces dénominations le linguiste Rask et notre Société des Antiquaires du Nord ont créé le terme de l'ANCIEN NORDIQUE qui désigne on ne peut mieux ce qu'on a en vue, puisque la langue comme la littérature est incontestablement la propriété commune de tout le Nord habité par les Scandinaves, quel que soit du reste le mérite de l'Islandais qui s'est montré le fidèle et consciencieux dépositaire du trésor de l'ancienne littérature scandinave. Cette dénomination a aussi été maintenue en Danemark comme en Suède (*oldnordisk*, *fornnordisk*), de même que les auteurs allemands, anglais et russes l'ont adoptée (*altnordisch*, *Old-Northern*, древне-сѣверный). On gagne par l'adoption de ce terme le grand avantage d'éviter toute espèce de quiproquo ou de confusion avec la langue vulgaire ou le patois (*norsk*, *norse*) qui s'est maintenu depuis le moyen âge en plusieurs contrées de la Norvége, ainsi qu'avec le langage moderne (*dansk*, *danoïs*) qu'on parle aujourd'hui en Norvége comme en Danemark. Par l'adoption de ce terme on évitera encore de se rendre coupable du

tort que l'usage d'une dénomination exclusive commettrait envers le Danemark et la Suède, où pendant l'antiquité le même idiome était usité, de même que l'emploi d'un autre terme serait une injustice envers l'Islande à laquelle on doit presque exclusivement le développement et la conservation des trésors de notre ancienne littérature pendant le moyen âge.

La juste valeur de ces termes n'a pourtant pas été comprise par tout le monde; plusieurs se sont même trompés sur les rapports que nous venons de relever. En offrant aux lecteurs qui s'intéressent à l'ancien nordique un choix d'inscriptions runiques scandinaves servant à éclaircir cette ancienne littérature, j'ai jugé convenable de faire précéder ces monuments de quelques citations, puisées aux anciens manuscrits et propres à répandre du jour sur l'étendue de l'idiome des Eddas et des sagas pendant l'antiquité; on en verra que cette ancienne langue était parlée dans toute la Scandinavie, comme les inscriptions runiques nous le prouvent jusqu'à la plus haute évidence, et que partout dans le Nord, en Suède, en Norvége et en Islande tout autant qu'en Danemark, on y donna le nom de DÖNSK TÚNGA, langue danoise.

1. ÝNGLÍNGA SAGA cap. 20 (Heimskríngla eðr Noregs konúnga sögur Snorra Sturlusonar I p. 24):

Móðir Dyggva var Drótt, dóttir Danps konúngs, sonar Rígs, er fyrstr var konúngr kallaðr á danska túngu; hans ættmenn höfðu ávallt síðan konúngs nafn fyrir et œzta tignar nafn.

La mère de Dyggve était Drott, fille du roi Danp, dont le père était Rig, qui fut le premier à qui l'on conférât le titre de *konúngr* (roi) en langue danoise; ses parents regardaient toujours depuis ce temps le nom de roi comme le plus beau de tous les noms de dignité.

Selon le mythe conservé dans le Rígsmál, Rig était l'aïeul primitif des hommes ou des habitants du Nord et des familles de leurs rois. La saga des Ynglingues qui a pro-

bablement été écrite d'après de très anciennes traditions de la Suède, rapporte par conséquent la qualification de dönsk túnga, donnée à la langue, à l'antiquité la plus reculée, marquée par l'immigration des Ases dans le Nord.

2. Edda Snorra Sturlusonar, ed. Arné-Magn. I p. 374 (Skáldskaparmál cap. 43):

Sonr Friðleifs hèt Fróði; hann tók konúngdóm eptir föður sinn í þann tíð er Augustus keisari lagði frið of heim allan; þá var Kristr borinn. En fyrir því at Fróði var allra konúnga ríkastr á Norðrlöndum, þá var honum kendr friðrinn um alla danska túngu, ok kalla Norðmenn þat Fróðafrið.

Le fils de Fridleif portait le nom de Frode; il prit le royaume après son père, à l'époque où Auguste l'empereur fit régner la paix dans tout l'univers; ce fut alors que Christ vint au monde. Mais Frode étant le plus puissant de tous les rois des pays du Nord, la paix lui fut attribuée partout où l'on parlait la langue danoise, et les Normands (les habitants du Nord) donnèrent à la paix le nom de la paix de Frode.

La langue danoise était donc, selon le passage cité, répandue dans les pays du Nord (á Norðrlöndum), et était la langue que parlaient les habitants du Nord (Norðmenn).

3. Hervarar saga ok Heidreks konúngs ens vitra cap. 4 (Fornaldar Sögur Norðrlanda I p. 515-16 cfr. 417-18; Antiquités Russes I p. 117 cfr. 142):

Þat bar til tíðenda einn jólaaptan í Bólmey, at menn skyldu heit strengja at Bragarfulli, sem siðvenja var; þá strengdu heit Arngríms synir; Hjörvarðr strengdi þess heit, at hann skyldi eiga dóttur Ýngva konúngs at Uppsölum Íngibjörgu, þá mey er fegrst var ok vitrust á danska túngu, eða falla at öðrum kosti ok eiga enga konu aðra.

Il arriva un soir de noël dans l'île de Bolmey que tout le monde, selon l'usage (de ce vieux temps), devrait faire des voeux à la coupe de Brage (en vidant la coupe consacrée

à Brage, dieu de la poésie et de l'éloquence); à cette occasion les fils d'Arngrim firent tous des voeux; Hiörvard jura qu'il possèderait Ingeborg, fille du roi Yngve d'Upsala, vierge qui était la plus belle et la plus raisonnable de toutes celles qui parlaient la langue danoise, et s'il n'y parvenait pas, il aimerait mieux périr et ne jamais posséder d'autre femme.

La très ancienne tradition des fils d'Arngrim dans l'île de Bolmey paraît avoir été consignée en Islande à une époque très reculée, et avoir passé ensuite dans les différentes rédactions de la saga de Hervör. La dénomination de la langue qui au fond de la Suède a été appelée danoise, est à lire dans la recension la plus ancienne qu'on possède de la saga au manuscrit que Hauk, fils d'Erlend, a écrit de sa propre main (le n° 544 in-4to de la collection Arné-Magnéenne). L'écrivain à qui l'on doit ce manuscrit, est un des hommes de lettres les plus distingués de son temps; des fonctions considérables comme homme d'état lui furent confiées, non-seulement en Islande, sa patrie, où il est nommé la première fois comme légiste en 1294, mais encore en Norvége, où il présidait, à diverses époques et en même qualité, les diètes d'Oslo et de Gula, et où déjà en 1309 il fut nommé membre du conseil du royaume de Norvége.

4. Þáttr af Ragnars sonum cap. 3 (Fornaldar Sögur Norðrlanda I p. 354-55):

Loðbrókar synir fóru um mörg lönd með hernaði: England ok Valland ok Frakkland ok út um Lúmbardí; en svâ er sagt at þar hafi þeir framast komit, er þeir unnu þá borg er Lúna heitir; ok um eina stund ætlaðu þeir at fara til Rómaborgar ok vinna hana, ok hefir þeirra hernaðr frægstr verit um öll Norðrlönd af danskri túngu.

Les fils de Ragnar Lodbrok entreprirent des expéditions dans plusieurs pays, tels que l'Angleterre, le Valland et le Frakkland jusqu'à la Lombardie; on raconte qu'ils poussèrent leur expédition si loin qu'ils s'emparèrent de la place forte qui porte

le nom de Luna; un jour ils se proposaient même d'aller jusqu'à Romaborg et de s'en emparer. Aussi leur expédition guerrière a-t-elle été la plus illustre dans tous les pays du Nord de (c'est-à-dire, où l'on parlait) la langue danoise.

Le récit paraît être consigné au 13e siècle, et nous a été transmis dans l'excellent livre cité de Hauk (Hauksbók), écrit avant 1329.

5. Upphaf ríkis Haralds hárfagra (Fornmanna Sögur X p. 179):

Haraldr var vinsæll af sínum mönnum . . . . margir drengir ok hreystimenn girntust til hans sakir velsetníngar, fègjafa ok hirðprýði. Þeir launuðu konúngi gjafir með lofsorðum þeim er aldri munu niðr leggjast, meðan dönsk túnga gengr; er hans vegr sagðr með þvílíkum sannindum.

Harald était aimé de ses hommes . . . . beaucoup d'hommes braves et vaillants étaient désireux d'entrer dans son service à cause de l'agréable position (auprès de sa personne), de sa générosité et de la splendeur de la cour. Ils prouvaient au roi leur gratitude de ses dons en lui prodiguant des éloges qui ne périront jamais, tant qu'existe la langue danoise; telle est la vérité avec laquelle sa gloire a été annoncée.

Ce récit que nous transmet le livre de Flatey, est regardé comme antérieur à la rédaction faite par Snorre des sagas des rois et contenue dans la Heimskríngla.

6. Jómsvíkínga saga cap. 6 (Fornmanna Sögur XI p. 19):

Frá því er sagt at þat var haft at ölmálum ok teiti manna á mille, hvârt nokkorr konúngr á Norðrlöndum mundi méri rausn hafa í sínom veizlom ok stórmensko enn Haraldr Gormsson, ok urðo allir á eitt sáttir, at engi konúngr væri slíkr of alla norðrhálfo heims ok þar alt sem dönsk túnga ginge.

Il a été dit que dans les orgies on s'amusait à se demander si dans les pays du Nord il existait un roi qui dans ses festins étalait plus de splendeur et de libéralité que ne le faisait Harald, fils de Gorm, et tout le monde s'accordait à dire qu'aucun roi ne lui était comparable dans la partie septentrionale du monde, et partout où se parlait la langue danoise.

Il paraît hors de doute que la saga en question a été écrite au commencement du 13e siècle, et le manuscrit sur lequel l'édition en a été faite dans les Fornmanna Sögur qui est un des plus anciens manuscrits islandais en parchemin, ne paraît guère être d'un âge très postérieur à cette époque-là.

7. Heimskríngla edr Noregs konúnga sögur Snorra Sturlusonar, Formálinn (I p. 1):

Á bók þessi lèt ek rita fornar frásagnir um höfðíngja þá, er ríki hafa haft á Norðrlöndum ok á danska túngu hafa mælt, svâ sem ek hefir heyrt fróða menn segja.

Je fis consigner dans ce livre d'anciennes traditions sur les chefs qui ont régné dans les pays du Nord et ont parlé la langue danoise, ce que j'ai entendu raconter à des hommes instruits.

Snorre met l'histoire des Ynglingues en Suède à la tête de son oeuvre qui renferme l'histoire des rois de Norvége. L'illustre historien de Norvége prend ainsi la dénomination de la langue danoise dans le sens étendu du terme en la rapportant à ces deux pays.

8. Ólafs saga Tryggvasonar af Oddi Snorrasyni cap. 48 (Fornmanna Sögur X p. 317):

En þat er sagt at Ólafr konúngr Tryggvason cristnaði fimm lönd ok þat fólk er þau bygþu; en eigi var þess von at fólkit myndi verþa lýþit meþ siþum eþa fullri trú viþ guþ, þvíat stundin var scömm, en fólkit hart oc styrct í útrúnni oc vildi seint láta siþ frenda sinna; kennimanna fæþ var oc

mikil, oc þó údjarfir þeir er vâro, firir sakir úvizku oc úkunnandi, at fara meþ danscri túngu, þvíat þeir vâru mjök firirlitnir af mönnum. En þessi eru heiti landa þeirra er hann cristnaþi: Noregr, Hjaltland, Orkneyjar, Færeyjar, Ísland, Grœnland.

On raconte que le roi Olaf, fils de Tryggve, fit christianiser les habitants de cinq (six) pays; mais il n'y avait pas lieu d'attendre que le peuple s'amendât en moeurs, ni qu'il adoptât tout-à-fait la croyance en Dieu, car le temps était court, et le peuple qui s'était opiniâtré dans l'incrédulité, n'aimait guère à abandonner la religion des ancêtres; il y avait en outre grand manque de précepteurs, et ceux que l'on avait, étaient, à cause de leur défaut d'instruction et de leur ignorance, très peu hardis de manière qu'ils n'osaient pas se servir de la langue danoise, ce qui leur attirait le mépris du peuple. Voici les noms des pays où il répandit le christianisme: la Norvége, le Shetland, les îles d'Orcades, les îles de Færeyar, l'Islande, le Groenland.

Le moine Odd, fils de Snorre, du couvent de Thingeyrar, rédigea cette saga vers les années de 1160 à 1170. Il l'écrivit en latin, et elle paraît avoir été traduite par le prêtre Styrmer le Savant qui mourut l'an 1245.

9. La même saga chap. 69 (l. c. p. 364):

Þessi orrosta hefir verit fregst á Norðrlöndum fyrst af vörn drengilegri, er Ormrinn var variþr, oc því næst af atsócninni oc sigrinum . . . . en þó mest firir sakir höfþíngjans þess er átti, er var Ólafr konúngr, er frægstr maþr var á dansca túngu.

Cette bataille a été la plus célèbre qui ait été livrée dans les pays du Nord, d'abord à cause de la défense valeureuse avec laquelle le Ver (ainsi s'appelait le vaisseau d'Olaf) était défendu, et ensuite à cause de l'attaque et de la victoire, . . . mais avant tout parceque le roi Olaf, chef et proprié-

taire du vaisseau, était le plus célèbre de tous ceux qui parlaient la langue danoise.

Ce récit est entièrement conforme à ce qui est à lire dans la saga d'Ingvar le voyageur-en-pays-lointains (Ant. Russes II p, 148), où il est question du roi Olaf, fils de Tryggve, qui a été l'homme le plus célèbre des pays du Nord, „sem frægastr maðr hefir verit á Norðrlöndum."

10. Ólafs saga Tryggvasonar af Gunnlaugi Leifssyni cap. 256 (Fornm. Sögur III p. 9-10):

Varð ok þessi fundr mjök frægr af miklu mannfalli . . . . .; en mest fur þá skyld varð þessi orrosta ágæt, er sá konúngr var sigraðr, er frægstr var á danska túngu.

Cette rencontre devint très célèbre à cause de la grande perte d'hommes.....; cependant rien ne répandit autant d'éclat sur cette bataille que la circonstance que le roi qui y fut vaincu était le plus illustre de tous ceux qui parlaient la langue danoise.

11. — c. 271 (l. c. III p. 37):

Maðr er nefndr Þórðr..... Kuflmaðrinn spurði á danska túngu, ef nökkurir væri Norðmenn í þeim flokki; þeir sögðu þar vera Norðmenn; sagði Þórðr at hann var af Íslandi.

Un homme qui portait le nom de Thord, fils de Siarek, et était natif d'Islande, quitta le pays pendant la vie d'Olaf le Saint pour aller visiter la ville de Jérusalem. Mais lorsque, après avoir traversé la mer, il eut débarqué en Syrie, il lui arriva un jour de se rendre avec plusieurs pélerins à un château où il découvrit, dans un des créneaux, un homme d'une taille élancée; cet homme était vêtu d'un manteau et s'appuyait contre la muraille. L'homme en manteau demanda en danois s'il y avait dans sa suite des hommes du Nord; on lui répondit aussitôt qu'il y avait plusieurs Normands, et Thord ajouta qu'il était lui-même d'Islande. L'homme en manteau dit alors qu'il savait bien, où était situé ce pays, et

il demanda ensuite des nouvelles de Hialte, fils de Skegge. Thord lui répondit qu'il était beau-frère de Hialte.

12. La même saga c. 283 (l. c. III p. 57):

Deux Norvégiens, nommés Gaute et Gaut, entreprirent en 1047, selon la tradition, des voyages dans les pays situés au midi. Ils allèrent d'abord à Rome, et de là ils traversèrent la mer pour se rendre à Jérusalem; ils voulaient ensuite voir la mer rouge par où Moïse avait conduit les Juifs de l'Égypte; mais ayant fait un bien long chemin, ils s'égarèrent dans les déserts, où Gaute tomba malade et mourut. Gaut qui tout seul s'en alla plus loin, aperçut enfin un couvent, mais avant d'y arriver, il trouva une jolie maison de pierres où il vit un homme âgé d'un bel air plein de dignité; . . . . en áðr Gautr kvæmi at steinhúsinu, fèll þessi maðr à knè til bœnar, síðan reis hann upp í mót Gauti, er hann kom at durunum, ok spurði á danska túngu, hverr hann væri ok hvaðan hann væri at kominn eðr hvert hann skyldi fara . . . cependant avant que Gaut eut atteint la maison de pierres, l'homme en question se mit à genoux pour faire sa prière. Il se releva ensuite pour aller au-devant de Gaut, au moment où celui-ci s'approcha de la porte, et il lui demanda en langue danoise qui il était, d'où il venait et où il s'en allait. Gaut lui répondit exactement à toutes ses questions en lui faisant les détails de ses voyages. L'homme qu'il y avait rencontré, s'avança donc vers lui et l'accueillit avec bonté en l'embrassant; l'ayant ensuite introduit dans la maison, il lui dit: repose-toi jusqu'à ce soir et donne-moi des nouvelles de la Norvége; je te conduirai ensuite au couvent où j'intercèderai pour toi.

L'auteur de la saga détaillée d'Olaf, fils de Tryggve, était Gunnlaug, fils de Leif, qui était moine du monastère de Thingeyrar, où il vivait avant et après l'an 1200. Il nous y a transmis les traditions selon lesquelles le roi, après s'être sauvé de la bataille de Svölder, s'était fait recevoir moine

dans un couvent de la Syrie. Thord, fils de Siarek, composa un poème sur le roi Olaf le Saint. L'ancien manuscrit sur lequel la saga a été éditée, paraît dater du commencement du 14e siècle.

13. Fagrskinna c. 81 (éd. à Christiania 1847 p. 66):

Þessi orrosta hefir frægust verit á Norðrlöndum af því at sagt er um vörn drengiliga, þarnæst af atsókn ok sigrinum ..... en þó mest fyrir sakar þess er þvílíkr höfðíngi fèll, er þá var frægastr á danska túngu.

Cette bataille est devenue la plus célèbre dans les pays du Nord à cause de la défense héroïque, de l'assaut hardi et de la victoire ..... mais principalement à cause du grand capitaine qui y périt et qui était le plus illustre de ceux qui parlaient la langue danoise.

14. — c. 117 (l. c. p. 93):

Knútr konúngr (gamli) gerði ferð sína af Englandi suðr um sjá .... Engi maðr hefir sá farit af danskri túngu Rúmaveg, er með þvílíkri tign fœri.

Le roi Kanut (le Vieux) partit d'Angleterre en s'en allant au midi à travers l'océan .... il alla à Rome. Chemin faisant il fonda des hospices et donna de l'argent aux couvents. On a aussi raconté qu'il donna à manger à tous les hommes qui manquaient du nécessaire dans le voyage de Rome, de sorte que personne de ceux qui s'en allaient vers le midi ou en venaient, n'avait besoin de demander l'aumône. Le roi Kanut amenait beaucoup de chevaux qui portaient de l'or et de l'argent, et l'empereur avait mis tout son bien à sa disposition. Jamais homme parlant la langue danoise a fait le voyage de Rome avec autant d'éclat que lui.

15. Knytlínga saga c. 17 (Fornm. S. XI p. 200-1):

Knútr konúngr rèð Englandi ok Danmörk ....; hann hefir verit ríkastr konúngr ok víðlendastr á danska túngu.

Le roi Kanut régnait sur l'Angleterre et le Danemark .... L'earl Hakon, fils d'Érik, périt dans la mer d'Angleterre

une année avant la mort du roi Olaf le Saint. Svein, fils du roi Kanut et d'Alfifa, arriva plus tard en Norvége, et, par les dispositions prises par le roi Kanut son père, il fut nommé roi de tout le pays. Le roi Kanut donna à son fils Horda-Kanut le royaume de Danemark sur lequel il régnerait en roi. Le roi Kanut régnait aussi sur une grande partie de l'Écosse, où il installa en roi son fils Harald; cependant le roi Kanut se réserva la souveraineté sur tous ces rois, et on lui donna le nom de Kanut le Puissant ou le Vieux; il a été de tous ceux qui parlaient la langue danoise le roi le plus puissant et celui qui possédait le plus grand nombre de pays.

Conf. ch. 18 p. 203: Þat er allra manna mál at Knútr konúngr hafi ríkastr verit ok víðlendastr konúnga á Norðrlöndum. „Au dire de tout le monde, le roi Kanut a été de tous les rois des pays du Nord le plus puissant et celui qui possédait le plus grand nombre de pays."

16. La même saga c. 17 (l. c. p. 202):

Knútr konúngr byrjaði ferð sína af landi í brøt ok fór hann suðr til Rúms..... Knútr konúngr setti spítala þann er alla menn skyldi fœða um nótt, þá er þar kœmi af danskri túngu; víða gaf hann ok til stórfè, þar sem voru klaustr eða aðrir stórir staðir.

Le roi Kanut se mit en voyage, et quitta le pays pour s'en aller vers le midi jusqu'à Rome..... Le roi Kanut fonda un hospice destiné à nourrir pendant la nuit tous ceux qui y arriveraient des hommes qui parlaient la langue danoise. Il distribua aussi beaucoup d'argent où il y avait des couvents et d'autres grands lieux sacrés.

17. Ólafs saga ens helga, Prologus (Fornm. S. IV p. 3):

Rita hefir ek látit frá upphafi konúnga þeirra, er ríki hafa haft á Norðrlöndum ok á danska túngu hafa mælt.

Je fis consigner dans ce livre dès l'origine la biographie des rois qui ont régné dans les pays du Nord et ont parlé la langue danoise.

L'auteur de cette saga la fait précéder d'un précis bref de l'histoire des anciens rois de Norvége; c'est par conséquent à ces rois, et spécialement à Saint Olaf lui-même, qu'il attribue la langue danoise comme leur langue maternelle.

18. — c. 44 (Fornm. S. IV p. 73; cfr. c. 28 dans la Heimskríngla II p. 29):

Dans le combat qui fut livré au détroit de Saudung en 1015, Olaf le Saint fit prisonnier l'earl Hakon, fils d'Érik, mais après lui avoir fait prêter serment de ne plus porter les armes contre lui ni contre la Norvége, il lui rendit la liberté. Le poète Sighvat, fils de Thord († 1047), fait mention de ce fait dans la stance suivante:

Ríkr kvað sèr at sœkja
Sauðúngs konúngr nauðir
frægðar gjarn í fornu
fund Hákonar sundi;
strángr hitti þar þengill
þann jarl er var annarr
œztr ok ætt gat bezta
úngr á danska túngu.

Constr. Ríkr frægðar gjarn konúngr kvað sèr nauðir at sœkja fund Hákonar í fornu Sauðúngs sundi; strángr úngr þengill hitti þar þann jarl er var annarr œztr ok gat bezta ætt á danska túngu.

Le puissant et glorieux roi disait que force lui fut de livrer combat à Hakon dans le vieux détroit de Saudung; le jeune prince vaillant y rencontra l'earl qui de ceux qui parlaient la langue danoise était le second en rang, et celui dont on estimait le plus la famille.

Selon ces termes Hakon, earl de Norvége, était de ceux qui parlaient la langue danoise le second earl en rang après l'earl Ulf, fils de Thorkell sprakalegg et beaufrère du roi

Kanut. Hakon était du côté paternel de la famille des earls de Hlader, et sa mère Gyda était soeur du roi Kanut.

19. Geisli, er Einarr Skúlason kvað um Ólaf Haraldsson Noregs konúng, strophe 26 (Fornm. S. V p. 357):

Mál fèkk maðr, þar er hvílir
margfríðr jöfurr, síðan
áðr sá er orða hlýru
afskurðr farit hafði;
frægð ríðr fylkis Egða
fólksterks af því verki,
jöfurs snilli fremst alla
úngs á danska túngu.

Constr. Maðr, sá er afskurðr hafði áðr farit orða hlýru, fèkk síðan mál, þar er margfríðr jöfurr hvílir; frægð fólksterks Egða fylkis ríðr af því verki; snilli úngs jöfurs fremst á alla danska túngu.

Un homme, à qui l'on avait arraché la langue, reprit l'usage de la parole à l'endroit où repose le corps du très beau roi; la renommée du vaillant prince des Agdais est répandue au loin par ce prodige; l'intelligence du jeune roi est célébrée partout où l'on parle la langue danoise.

Einar, fils de Skule, prêtre islandais, composa sur Saint-Olaf ce poème remarquable, auquel on a donné le nom du „rayon", environ vers le milieu du 12e siècle. Les paroles qui terminent le poème pourraient aussi être rendues: „l'intelligence du jeune roi est supérieure à celle de tous les hommes qui parlent la langue danoise"; cependant la première version est bien préférable.

20. Fagrskinna c. 199 (l. c. p. 135):

Sumir mæltu þat, at England er ríki fjölment; þar var ok þat lið, er kallat var þíngamenn, þat hafði valsk af mörgum löndum ok þó mest af danskri túngu.

Il y en a aussi qui disent que l'Angleterre est un pays populeux; il y avait de plus le corps composé de guerriers auxquels on a donné le nom de Thingamenn qui avaient été

choisis dans plusieurs pays, mais surtout parmi ceux qui parlaient la langue danoise.

21. Haralds saga hardráda c. 113 (Fornm. S. VI p. 401):

Sumir sögðu at England myndi torsótt vera, land ríkt ok fjölment; þar var ok þat fólk, er þeir kalla þíngamannalið; þeir menn höfðu þagat valizt af ýmsum löndum ok mest af danskri túngu.

Quelques-uns disaient que l'Angleterre était d'un abord difficile, que le pays était puissant et populeux, et qu'on y trouvait les gens nommés Thingamannalid qui étaient choisis dans plusieurs pays, mais principalement parmi ceux qui parlaient la langue danoise.

22. Knytlínga saga c. 74 (l. c. p. 301):

Síðan skildu þeir pávinn ok Eiríkr með vináttu ok miklum kærleikum. Eiríkr konúngr snèri þá til heimferðar; en er hann kom til borgarinnar Placencía, þá setti hann spítala skamt frá borginni; en er hann kom til borgarinnar, er Lúka heitir, þá gaf hann þar fè till þess at allir pílagrímar, þeir er [á dönsku töluðu[1] skyldu þar ókeypis nóg vín drekka ok heimila gistíng eiga[2]. Eptir þetta fór Eiríkr konúngr heim til Danmerkr í ríki sitt; varð hann allfrægr af för þessari.

1. [danska túngu mælti, *codex F.* 2. at þeim spítala er hann hafði settan ok áðr var frásagt, *add. cod. F.*

Le pape (Pascalis II) et le roi Érik le Débonnaire se séparèrent ensuite en se donnant des signes d'amitié et de grande affection. Le roi Érik se mit donc en route pour s'en retourner chez lui; mais arrivé au château de Plaisance (Piacenza), il y fit construire un hospice non loin de la ville; et lorsqu'il arriva dans la ville qui porte le nom de Lucques, il y donna de l'argent pour que tous les pélerins qui parlaient la langue danoise, pussent sans rien dépenser boire suffisamment

de vin et encore jouir du droit d'être régalés gratis dans l'hospice déjà mentionné qu'il avait fait construire. Le roi Érik s'en retourna ensuite dans son royaume de Danemark: il fut très renommé de ce voyage.

23. — c. 80 (Fornm. S. XI p. 313-14):

Svâ segir Markús:

Dróttum lèt í Danmörk settan
döglíng grundar skamt frá Lundi
erkistól, þann er öll þjóð dýrkar,
eljunþúngr, á danska túngu:
hildíngr framdi heilagt veldi,
hvargegnan má Özur fregna
honum vísar hölda reynir
himna stíg, til biskups vígðan.

Constr. Eljun-þúngr döglíngr grundar lèt settan dróttum erkistól, í Danmörk skamt frá Lundi, þann er öll þjóð dýrkar á danska túngu; hildíngr framdi heilagt veldi; fregna má hvargegnan Özur vígðan til biskups; hölda reynir vísar honum himna stíg.

Le poète Marcus, fils de Skegge, chanta:

Le prince vaillant et ferme du pays (le roi Érik le Débonnaire) érigea en Danemark, non loin de Lund, pour les habitants (des pays du Nord), un archevêché, auquel tout le peuple parlant d a n o i s devrait prêter obéissance; le roi aida à repandre la puissance sacrée; on raconte que Össur, si complaisant envers tout le monde, a été consacré (arch)evêque; celui qui tente les hommes (Dieu) lui indique le sentier du ciel.

Au lieu de „öll þjóð", John Érichsen (l. c. p. 270) écrit „allr lýðr", variante que les éditeurs de la saga ont omise, parce qu'elle n'existait dans aucun des manuscrits; „öll þjóð" est, comme l'autre lecture, du nombre singulier, de sorte qu'elles sont l'une et l'autre de la même signification. Le mot „dróttir" est au lieu de „dróttir Norðrlanda", et par ce terme on désigne les habitants du Nord; l'autre terme est employé

à juste titre par le poète pour les habitants des trois royaumes scandinaves de même que pour ceux de l'Islande et des autres colonies, lesquels dépendaient tous du même archevêché; la langue de ces habitants était la danoise, et le terme en question veut dire: tout le peuple qui parle la langue danoise, „öll þjóð á danska túngu". Sturla, fils de Thord, neveu de Snorre, donne à l'autre nom de la langue la même étendue, lorsqu'il dit que le prédicateur Absalon que Christophe 1er, roi de Danemark, envoya en 1257 à Hakon, fils de Hakon, roi de Norvége, pour traiter avec lui, était „provincialis af öllum predikaraklaustrum á norrœnni túngu (Fornm. S. X 176-77).

24. Saxonis Gramm. Hist. Dan. (l. XII p. 610):

Inter cæteros enim, qui Constantinopolitanæ urbis stipendia merentur, Danicæ vocis homines primum militiæ gradum obtinent, eorumque custodia rex salutem suam vallare consuevit.

Il est évident que Saxon par ces lignes a en vue les Véringues qui servaient à la garde du corps de l'empereur, c'est-à-dire les habitants du Nord scandinave en général dont l'idiome était le danois. S'il avait pensé uniquement aux Danois, il aurait dit „Dani" et non „Danicæ vocis homines".

25. Itinéraire de l'abbé Nicolas (Ant. Russes II p. 407-8):

Í Kípr er borg er Beffa heitir, þar er Væríngja seta; þar andaðist Eiríkr Danakonúngr Sveinsson, bróðir Knúts ens helga; hann lagði fè til í Lúku, at hverr maðr skyldi drekka vín ókeypis at einu af danskri túngu; ok hann lèt gera spítal viij mílum suðr frá Plazinzoborg; þar er hverr maðr fœddr; honum veitti Paschalis papa at fœra erkistól af Saxlandi í Danmerk.

En Chypre est située une forteresse à laquelle on donne le nom de Baffa; il y a une garnison de Véringues, et le roi de Danemark, Érik, fils de Svein, frère de Kanut le Saint,

y mourut (en 1103). Ce roi donna à Lucques de l'argent pour que chacun, seulement (at einu = einúngis) de ceux qui parlaient la langue danoise, boirait du vin gratuitement : à huit mille au midi de Plazinzoborg il fit élever un hospice où chacun (qui parlait danois) fut régalé gratis. Il reçut du pape Pascalis la permission de transférer l'archevêché du Saxland (de Brême) en Danemark.

L'auteur de cet itinéraire est l'abbé Nicolas du couvent de Thingeyrar, qui paraît avoir fait le voyage de la Terre-Sainte dans les années de 1151 à 1153.

Selon cette disposition, arrêtée par le roi Érik, tous les habitants du Nord qui parlaient cette même langue (le danois), jouissaient du droit de boire du vin gratuitement à Lucques, et d'être régalés gratis à l'hospice élevé par le roi Érik, non loin de la ville de Plaisance.

26. Grágás, Codex juris Islandorum antiquissimus. On a de cette loi, émanée en 1118, deux différentes recensions, l'une dans le cod. Arné-Magn. n^0 334 in fol., est marquée en *A*, et l'autre, cod. roy. n^0 1157, en *B*. Plusieurs passages du code que nous allons reproduire ici, font connaître l'étendue des droits dont jouit en Islande la langue danoise ou maternelle en matières civiles comme en matières criminelles. Þíngskapaþáttr, Titre de procédure cap. I (ed. Arné-Magn. I p. 16):

Þann mann scal eigi í dóm nefna, er eigi hefir mál numit í barnæscu á dansca túngu, áþr hann hefir verit iij vetr á Íslandi eþa lengr, *A*, *B*.

L'homme qui dans son enfance n'a pas appris à parler danois (la langue des Islandais), ne sera pas élu membre d'un jury, avant d'avoir passé trois hivers, ou plus long temps, en Islande.

27. — Arfaþáttr, Titre de l'héritage, cap. VI Um erfþir útlendra manna: De l'héritage des étrangers (I p. 188):

Ef síþarr coma út erfíngjar þeir, er ero af dansca túngo, þá eigo þeir at taca arf oc bøtr, ef þær ero, vaxt-

alausar. Enda á sá maþr jafnan arf at taca eptir útlenda menn hèr oc frændlausa, er bœtr ætti at hafa, ef þeir veri vegnir. Norrœnir menn oc danscir oc sœnscir eigo hèr arf at taca eptir frændr sína þriþja-brœþra oc nánari; en at frændsemi af öllum auþrom túngum en danscri túngo scal engi maþr hèr arf taca nema faþir eþr sonr eþr bróþir, oc því at eins þeir, ef þeir hafþo kennz hèr áþr, svâ at menn visso deili á því. *A.*

S'il arrive ici (en Islande) plus tard des héritiers qui parlent la langue danoise, ils jouiront du droit d'héritage et des amendes, au cas qu'il y en ait, cependant sans en tirer les rentes. Aussi tout homme jouit-il du droit d'hériter des étrangers qui meurent ici sans parents, et à qui sont dues des amendes, s'ils ont été tués. Les Norvégiens, les Danois et les Suédois sont tous en droit d'hériter ici de leurs parents issus de germains ou d'un degré de parenté plus proche; mais, en vertu de parenté, personne qui parle une autre langue que la danoise ne jouira ici du droit d'héritage, à l'exception du père, du fils ou du frère, et ces derniers seulement au cas qu'ils soient déjà connus ici, de manière que l'on connaît leurs rapports (leur degré de parenté).

28. — — cap. XVII De la manière de vérifier la mort des hommes à l'étranger (I p. 220):

Sá einn maþr scal arf taca út hèr af danscri túngo eptir sinn frænda, er hann er rèttr arftöcomaþr ens andaþa, enda liggr fèit ser hèr aldrigi. *A.*

Seulement l'homme qui parle la langue danoise héritera dans ce pays (en Islande) de son parent qui est le vrai héritier du défunt; mais le bien ne rentrera jamais ici dans la caisse du fisc.

29. — — — (I p. 221):

Ef hèr andaz útlendr maþr af danscri túngo, þá scal fè hans bíþa hèr erfíngja leigolaust. *A.*

S'il meurt ici un étranger qui parle la langue danoise, le bien (qu'il laisse après lui) sera conservé au profit des héritiers, mais sans toucher aux rentes échues.

30. — Vígslóþi, Droit criminel, ch. 37 Du meurtre des hommes étrangers (II p. 71-72):

Ef útlendir menn verþa vegnir á landi hèr, danscir eþr sœnscir eþr norrœnir, [or þeirra konúnga veldi iij, er vâr túnga er, þar eigo frændr þeirra þær sacir, ef þeir ero út hèr; en af öllum túngum öþrom en af danscri túngo,[1] þá á engi maþr hèr vígsöc at sœcja af frændsemis söcom, nema faþir eþr sonr eþr bróþir, oc því at eino þeir, ef þeir höfþo hèr áþr viþcennz. *A.*

1. a [þá eigo frændr hans söc, ef þeir ero hèr á lande um þau iij konúngavelde er or túnga er; en vígsacar um víg útlendra manna af öllum londom öþrom en af þeim túngom er ec talþa nú, *B.*

Il est évident que le passage précédent au codex regius, *B*, a été altéré par l'inadvertance du copiste, de manière qu'il est devenu entièrement dépourvu de sens; il en est ainsi de la première comme de la seconde phrase. Il lui est ainsi arrivé d'écrire par mégarde „londum" au lieu de „túngum", ce qui l'a engagé à ajouter: „af þeim túngum er ec talþa nú", sans considérer qu'il n'a parlé que d'une seule langue, „or túnga", notre langue, c'est-à-dire de la langue des Islandais, qui est la langue danoise.

Si dans ce pays il y a des étrangers tués, Danois, Suédois ou Norvégiens, c'est-à-dire d'un des royaumes des trois rois, où l'on parle notre langue, leurs parents jouiront du droit de poursuivre, au cas qu'ils soient ici; mais nul homme qui parle une autre langue que la danoise, ne jouira du droit d'intenter procès d'homicide à cause de la parenté, si ce n'est le père, le fils ou le frère, et ceux mêmes seulement au cas qu'ils soient connus ici d'ancienne date.

31. — — (II p. 76):

Svâ scal fara jafnan um víg útlendra manna, sem nú er tínt, nema hèr sè [maþr veginn af danscri túngo, eþr sè hèr

frændr hans, þeir èr ero[1] þriþja brœþra oc nánari, þá eigo þeir söc oc bœtr, þótt þeir comi síþarr, vaxtalausar. *A.*

1. [á lande or vârre túngo frændr enna vegno manna þat ero, *B.* La lecture du cod. Arné-Magn., *A*, paraît être authentique, tandis que l'autre est due probablement à une variation qui a rendu l'expression tant soit peu guindée, quoique le sens en soit resté le même.

On s'y prendra toujours de la manière indiquée lorsqu' un étranger a été tué, à moins que ce ne soit un homme qui parle le danois, ou que ses parents issus de germain ou d'un degré de famille encore plus proche, ne soient ici, car ils sont alors en droit d'intenter le procès et de recevoir des amendes, quand même ils font leur réclamation plus tard; cependant ils n'en auront pas de rentes.

32. — — cap. 112 Griðamál, Formules de conciliation (II p. 166, conf. Ísl. Sögur II 486, 489):

En þat ero lög í Noregi oc á alla dansca túngo, ef ᛘ (maþr) þyrmir eigi griþum, at sá er útlagr fyrir endilángan Noreg, oc ferr bæþi löndum sínum oc lausafè, oc scal aldrigi í land coma síþan. *A, B.*

C'est une ancienne loi dans notre pays, que si un homme a été jugé coupable de violation de la paix, il sera accordé aux douze hommes qui étaient élus pour assister à la conclusion de la paix, de prendre sur son bien quarante-huit onces. Mais c'est une loi en Norvége et dans les autres pays où l'on parle la langue danoise, que si un homme ne respecte pas la paix qui a été conclue, il sera exilé de toute la Norvége et perdra ses biens fonciers et ses biens mobiliers, et il lui sera interdit de revenir dans le pays.

33. Edda Snorra Sturlusonar, Skáldskaparmál c. 53 (I p. 456):

Ok í einu landi eru mörg hèruð, ok er þat háttr konúnga, at setja þar rèttara yfir svâ mörg hèruð, sem hann gefr vald yfir; ok heita þeir hersar eða lendir menn í danskri túngu, en greifar í Saxlandi, en barúnar í Englandi....

Dans un pays il y a beaucoup d'arrondissements, et les rois ont pour usage de préposer aux arrondissements des sénéchals qu'ils investissent du pouvoir de les gouverner; et ces juges sont nommés „hersar" ou „lendir menn" en langue danoise, tandis qu'en Saxland on leur donne le nom de comtes et en Angleterre celui de barons. Les „lendir menn" ont pour cortége les hommes auxquels on donne en Danemark et en Suède le nom de „hirðmenn", et en Norvége celui de „húskarlar".

34. — Um stafrofit, De l'alphabet (II p. 4-6):

Skal yðr sýna hinn fyrsta letrshátt svâ ritinn, eptir sextán stafa stafrofi í danskri túngu, eptir því sem þóroddr rúnameistari ok Ari prestr hinn fróði hafa sett í móti Latínumanna stafrofi, er meistari Priscianus hefir sett.

On vous montrera les caractères de la première espèce, lesquels sont écrits dans l'ordre de l'alphabet avec seize lettres en langue danoise, comme Thorodd maître de runes et le prêtre Are le Savant l'ont ordonné en conformité avec l'alphabet latin, dont l'ordre établi est dû au maître Priscien.

On a lieu de rapporter la rédaction de l'alphabet, fait par ces deux Islandais dans la langue danoise, leur langue maternelle, à l'époque précédant l'an 1122.

35. — — (l. c. II 14-16, cf. p. 12: vâr túnga):

Nú má verða at því at nokkurr svari svâ: ek má fullvel lesa danska túngu, þóat latínustöfum rèttum sè ritað, má ek þó at líkindum ráða, hve kveða skal, þóat eigi sè allir stafir rèttræðir í því er ek les.

Il peut arriver maintenant que quelqu'un fasse la remarque suivante: je sais très bien lire la langue danoise quoiqu'elle soit écrite en caractères latins; aussi puis-je par des conjectures fondées sur la probabilité me faire une idée de la juste prononciation, quoique tous les caractères, tels que je les lis, ne rendent pas exactement la juste valeur des sons.

L'historiographe de Norvége à qui est due la collection des traditions mythiques qu'il nous a transmises dans la jeune Edda († 1241), mérite d'être cité comme une des plus importantes autorités. Les traités philologiques ajoutés à la Skálda ont été rédigés par Olaf Hvítaskáld, fils de Thord, et neveu de Snorre qui mourut comme légiste en Islande l'an 1259. Durant son séjour de plusieurs années à la cour du roi Valdemar II de Danemark, pendant les années de 1238 à 1240, il s'est approprié, comme il nous le dit, une grande partie de cette connaissance, et il a reçu des renseignements du roi lui-même. Dans les éclaircissements qu'il nous fournit sur les éléments de la grammaire, il dit (p. 76):

„Ces lettres avec leurs interprétations furent compilées par le roi mon maître Valdemar de Danemark dans l'arrangement concis des termes que voici: etc."

þessa stafi ok þeirra merkíngar compíleraði minn herra Valdimarr Danakonúngr með skjótu orðtaki á þessa lund: sprengd manns hök flyþi tvvi boll



36. Alexanders saga (ed. C. R. Unger p. 121):

Þá kemr til herbúða (Alexanders) konúngs drottníng sú af Amazonía er Kalestris heitir oc cc meyja [þeirra með henne er á dansca túngu mego vel heita scjaldmeyjar[1].

1. [með henni; þær heita skjaldmeyjar á danska túngu, cod. Arna-Magn. nº 226 fol. col. 572.

Au camp du roi Alexandre se présenta alors la reine de l'Amazonie nommée Calestris, et avec elle étaient deux cents vierges qu'on pourrait bien appeler en danois „skjaldmeyjar", vierges à boucliers (selon la variante: elles s'appellent en danois „skjaldmeyjar").

La version islandaise du poème d'Alexandreis par Philippe Gautier de Lille ou de Châtillon, est due, selon l'opinion générale, à l'évêque Brand Jonson de Holar († 1264).

37. Jónsbók, Arfabálkr cap. 23 (selon les nos 3268, 3270 et plusieurs manuscrits de la bibliothèque royale de Copenhague).

Nú andast útlendr maðr hèr af Noregs konúngs ríki, þá skal þann arf taka hèr til brottfærslu eptir hann hinn skyldasti frændi hans þeirra, sem hèr eru þá til; svâ skal ok fara um arf [sænskra manna eða danskra [1], ef þeir andast hèr; en af öllum öðrum túngum en danskri túngu skal engi maðr at frændsemi arf taka hèr nema faðir, sonr eðr bróðir, nema þeir hafi lögleg umboð til.

1. [dânskra eða svenskra, *n⁰ 3273 et plusieurs ms.*

Si un homme étranger du royaume de Norvége meurt ici, le plus proche de ses parents résidant dans ce pays, jouira du droit d'héritage au déménagement; on s'y prendra de la même manière quant à l'héritage des hommes suédois ou danois qui mourront ici; mais pour les défunts d'autres langues que la danoise, personne ici n'aura le droit d'héritage par parenté à l'exception du père, du fils et du frère, à moins qu'ils ne soient pourvus d'une procuration en règle.

C'est Magnus Lagabœtir (réformateur-des-lois), roi de Norvége, qui a fait émaner cette loi islandaise en 1280. Les termes de sa rédaction constatent que le danois était la langue commune des trois royaumes scandinaves.

38. Íngvars saga vídförla cap. V. (Ant. Russes II p. 151):

Cette saga ne peut guère être considérée que comme un roman historique composé au 13e ou au 14e siècle. Il se peut néanmoins qu'elle soit fondée sur des traditions populaires transmises des temps reculés; en tout cas on y reconnaît les vues prédominantes au siècle de la rédaction, et c'est à cet égard qu'elle mérite d'être mentionnée.

Ingvar arriva à une place forte et considérable située au fond de la Russie; il y trouva une grande dame très distinguée qui était la reine du pays. Quand elle lui eut demandé d'où

venaient lui et ses compagnons et quel était le lieu de leur destination, il ne lui fit pas de réponse, attendu qu'il désirait connaître si elle savait plusieurs langues, et il apprit donc qu'elle entendait le romain, l'allemand, le danois et le grec outre plusieurs autres langues qui se parlaient dans l'Orient:

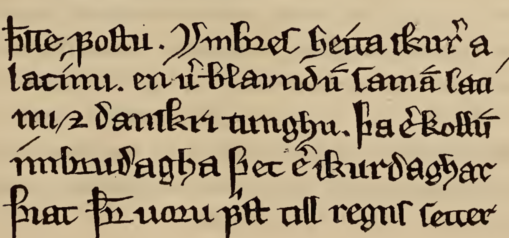
þvíat hann vildi freista, ef hún kunni fleiri túngur at tala, ok svâ reyndist at hún kunni at tala rúmversku, þýversku, donsku ok girzku[1] ok margar aðrar er gengu um Austrveg.

1. girczku, *A*; grisku, *C*.

39. Um imbrudaga, traité sur les jours des quatre-temps.

Dans les Antiquités Russes II, tab. XIVd, j'ai admis le facsimile d'un petit article traitant de la limite entre la Norvége et la Russie, et emprunté du même code en parchemin où se trouve le traité en question qui n'a pas encore été édité.

Ce code, n° 114 a in-4to, faisait auparavant partie d'un code norvégien n° 322 in-fol., contenant le Hirðskrá ou loi de la cour du roi, le Gulaþíngslög du roi Magnus Lagabœtir, un calendarium romanum etc. Ce livre important a été composé et écrit en Norvége entre 1330 et 1355; s'il n'a été écrit au château de Biarkey, il paraît cependant hors de doute que le propriétaire de cette île, Sgr. Erling, fils de Vidkun, en a été le premier dépositaire. Je joins ici le facsimile de cinq lignes de ce traité, qui est écrit de la même main que la loi de la cour norvégienne:



þesse fostu. Imbres heita skúrer á latínu, en vèr blaundum saman latínu ok danskri túnghu, þá er kollum imbrudagha, þet er skúrdaghar, þíat þeir voru first till regns setter.

„ce jeune. Le nom imbres signifie en latin des giboulées, mais en donnant à ces jours le nom d'imbrudagar qui veut dire jours pluvieux, nous confondons la langue latine avec la langue danoise, car ces jours avaient d'abord été institués par rapport à la pluie."

Dans les lignes citées nous avons un témoignage de la dénomination de DÖNSK TÚNGA, langue danoise, donnée à la langue du Nord, même en Norvége, où cette dénomina- s'est donc maintenue jusqu'au milieu du 14e siècle.

40. LILJA BRÓDUR EYSTEINS, strophe 4 (Finni Johannæi hist. eccles. Islandiæ II p. 400):

Fyrri menn, er frœðin kunnu
forn ok klók á heiðnum bókum,
slúngin mjúkt af sínum kóngum
súngu lof með danskri túngu;
í þvílíku móðurmáli
meirr skyldumst ek en nokkurr þeirra
hrærðan dikt með ástarorðum
allsvaldanda kóngi at gjalda.

Constr. Fyrri menn, er kunnu frœðin forn ok klók á heiðnum bókum, súngu með danskri túngu lof slúngin mjúkt af sínum kóngum; ek skyldumst meirr en nokkurr þeirra at gjalda allsvaldanda kóngi í þvílíku móðurmali hrærðan dikt með ástarorðum.

Les hommes de l'antiquité qui entendaient les anciennes et sages doctrines des livres payens chantèrent en langue danoise des chants d'éloge artistement composés sur leurs rois; plus que personne d'entre eux, je le regarde comme mon devoir de faire preuve de ma gratitude envers le Roi tout-puissant (des cieux) en chantant à son éloge, dans la même langue maternelle, un chant d'amour contenant des termes dictés par mon affection.

Eystein fils d'Asgrim était d'abord moine du couvent de Thykkvabœ en Islande; en 1353 il partit pour la Norvége où il demeurait jusqu'à l'an 1357 au couvent de Helgesetr. En 1358 il revint en Islande où il composa l'excellent poème que nous venons de citer, dans l'intention de reconnaître hautement son repentir d'avoir offensé l'évêque Gyrd; il mourut en 1361. Pour l'édition du poème Finn Johnsen a compulsé 15 manuscrits pour la plupart distingués, qui ont tous les expressions citées „með danskri túngu" et „í þvílíku móðurmáli" sans aucun changement.

Ces lignes présentent encore une preuve des plus convaincantes de l'usage où l'on était, surtout en Islande et en Norvége, dès la plus haute antiquité du paganisme jusqu'au milieu du 14e siècle, de donner à la langue répandue dans le Nord scandinave le nom de LA LANGUE DANOISE.

41. ÆLNOTHI HISTORIA S. CANUTI REGIS DANIÆ (Langebek, Scr. rer. Dan. III, 331):

Aquilonales autem, qui, ob situm regionum, Normanni dicuntur, et Ysonii, qui etiam, ob hiemis ibidem vehementiam et longioris glaciei seriem, Glaciales, tam patria quam normannica et danica lingua vocantur, ritum christianæ religionis observant.

Le moine Elnoth, natif de Canterbury en Angleterre, fit un long séjour en Danemark où il écrivit l'histoire du roi Kanut, vers l'an 1110. Il groupe les trois dénominations islandaises de la langue du Nord: vâr túnga, norrœna, dönsk túnga.

42. FRAGMENT EN PARCHEMIN SUR LES ROIS DE DANEMARK depuis Ragnar Lodbrok jusqu'à Valdemar II. Il paraît dater de 1121 à 1123 (Langebek Script. rer. Dan. II 426):

Knútr, er Landbertus hèt skírnar nafni, oc kallaðr á danska túngu oc norrena Knútr ríki.

Kanut qui reçut au baptême le nom de Lambert, est appelé en danois et en norrène Kanut le Puissant.

On emploie dans ce fragment comme synonymes les deux dénominations de l'ancienne langue du Nord; NORRŒNA désigne nordique, et dans l'idiome du peuple norvégien ce mot (norrøn) s'applique encore aujourd'hui au vent du nord (v. le vocab. d'Ivar Aasen). L'adjectif, non moins que le substantif, conservait longtemps deux significations. Norðmenn servait à désigner le contraste du Suðrmenn (Allemands), c'est-à-dire il s'appliquait aux habitants des Norðrlönd, et devint aussi de bonne heure le nom des Norvégiens. Norrœnir fut également employé dans ce sens restreint, tandis que norrœnt mál, norrœnn skáldskapr servaient à désigner l'idiome et la poésie appartenant à tout le Nord.

La dénomination de dönsk túnga qui depuis l'antiquité la plus reculée servait à désigner la langue répandue dans le Nord, fut aussi hors du Nord (lingua dacisca *ou* danica) employée à qualifier cette ancienne langue; plusieurs auteurs étrangers en sont témoins.

43. Dudon de Saint-Quintin, De moribus et actis primorum Normanniæ ducum, ouvrage rédigé vers l'an mille; l'auteur en était contemporain du duc Richard. (Du Chesne, Hist. Normannorum Scriptores antiqui, Paris 1619, l II p. 76): Sur l'an 876 il raconte que les Français désirant de traiter avec Rolf, lui envoyèrent un homme chargé de leur mission accompagné de deux guerriers qui entendaient le danois.

Miserunt autem duos milites cum eo, daciscæ linguæ peritos.

44. — (l III p. 99): Vers l'an 940 il a été dit que le second duc de Normandie comprit, à l'aide de la langue danoise, les satires que lancèrent contre lui les Lorrains et les Saxons.

Wilhelmus vero per daciscam linguam quæ dicebant subsannantes intelligendo subaudit, parumperque commotus ira discedit.

45. — l. c. p. 100): Dialogue entre Guillaume, duc de Normandie, et Hermann, duc des Saxons.

Regibus secretius colloquentibus, coepit affari dacisca lingua ducem Wilhelmum Saxonum dux Herimannus. Tunc dux Northmannorum duci Saxonum Wilhelmus: quis tibi daciscæ regionis linguam, Saxonibus inexpertem, docuit? Respondit: bellicosum egregiumque genus tuæ armipotentis progeniei me nolente daciscam linguam docuit. Wilhelmus: quomodo nolentem? Herimannus: quia invadens sæpissime plurima castra mei ducaminis innumerabilia proelia in me exercuit, meque proelio captum ad sua detraxit et ideo nolenter eam didici.

46. — (l. c. p. 112): Le duc Guillaume envoya Richard son fils, qui avait été élu son successeur, à Bayeux pour qu'il apprît dans cette ville la langue danoise.

Quoniam quidem Rotomagensis civitas (Rouen) romana potius quam dacisca utitur eloquentia, et Bajocacensis (Bayeux) fruitur frequentius dacisca lingua quam romana, volo igitur ut ad Bajocacensia deferatur quantotius moenia, et ibi volo ut sit, Botho, sub tua custodia et enutriatur et educetur cum magna diligentia, fervens loquacitate dacisca, tamque discens tenaci memoria, ut queat sermocinari profusius olim contra Dacigenas.

On voit donc que le langage parlé par le Norvégien Rolf et par ses compagnons dont la plupart étaient sans doute de la même nation, fut nommé danois.

47. Guillaume de Jumièges (Wilhelmus Gemiticensis), auteur de la fin du 11e siècle, Historiæ Normannorum l. III c. 8 (l. c. p. 237):

Quem (Richardum) confestim pater Baiocas mittens, Bothoni, militiæ suæ principi, nutriendum tradidit, ut ibi lingua eruditus danica, suis exterisque hominibus sciret aperte dare responsa.

48. Thomas de Walsingham, Ypodigma Neustriæ vel Normanniæ. Cet Anglais et les deux poètes anglo-normands suivants sont du 12e siècle. (Lond. 1574 p. 9):

Quem confestim pater Baiocas mittens ..... ut ubi lingua eruditus danica, suis cæterisque hominibus sciret apte dare responsa.

49. Robert Wace, Roman de Rou (publié par Frédéric Pluquet, Rouen 1827, I 126):

Richart sout en daneiz, en normant parler.

L'éditeur du poème émet l'opinion que le mot „normant" doit être pris dans le sens de „roman", mais je ne puis être de cet avis. Il me paraît hors de doute que l'auteur, pour être plus exact, désigne par deux dénominations usitées une seule et même langue, celle que parlaient les Danois ou les Normands (Dani *vel* Northmanni). C'est de la même manière qu'on emploie dans le Nord les deux termes „dönsk túnga" ou „norrœna". Ce qui vient à l'appui de cette explication, c'est que les deux termes ne se lient pas ici par *et* comme l'auteur le fait p. 120, où on lit: „Cosne sout en thioiz et en normant parler". Dans ce passage il est clair que les deux termes „langue tudesque" et „langue nordique" (aussi, p. 6, nommé noreiz) désignent deux idiomes différents.

50. Benoît de Saint-Maur, Chronique des Ducs de Normandie (publiée par Francisque Michel, Paris 1836, t. I p. 479-80 v. 11520-34, conf. nº 46-48):

Si à Roem le faz garder
e norir, gaires longement
il ne saura parlier neient
daneis, kar nul ne l'i parole.
Si voil qu'il seit à tele escole
où l'en le sache endoctriner
que as daneis sache parler.
Ci ne sevent riens fors romanz;
mais à Baiues en a tanz
qui ne sevent si daneis non:
e pur ceo, sire quens Boton,

voil que vos l'aiez ensemble od vos,
de lui enseigner corius
garde e maistre seiez de lui
ausi i seit cum jeo i fui.

Conférez I 197: de la danesche lange apris. 446: la danesche parleure; 447: apris à parler dacien.

Le rapport mentionné a déjà depuis longtemps été éclairci par Otton Sperling en 1694 et surtout par le savant Islandais Paul Vidalin († 1727). Le traité de ce dernier, accompagné de notes et d'additions par John Erichsen, est à lire à la fin de l'édition Arné-Magn. de la Saga de Gunnlaug ormstunga et du poète Rafn, Copenhague 1775 p. 220-97. A l'égard du résultat amené par ses recherches, Vidalin s'exprime en ces termes (p. 265): „Quæ hactenus dicta sunt, satis, credo, monstrant, quod DÖNSK TÚNGA (lingua danica) et norrœn túnga (lingua norvegica, vel rectius septentrionalis) synonyma grammatica sint, eandemque linguam significent, — sæpissime tamen danska túngu, i. e. *linguam danicam*, appellatam esse, omnia quæ hactenus in partes vocavi, et vel centum alia veterum testimonia docent". Conférez R. Rask, Anvisning till Isländskan eller Nordiska Fornspråket, Stockholm 1818; N. M. Petersen, Det danske, norske og svenske Sprogs Historie under dets Udvikling af Stamsproget, Kbhn. 1829; et Om Modersmaalet, 1852, p. 9-16; George F. V. Lund, Om det Oldnordiske Sprogs Forhold og Stilling til Nordens nuværende Sprog (Ant. Tidsskrift 1852-1854 p. 15-81).

L'ancienne littérature du Nord pourra à juste titre être qualifiée islandaise, puisque ce furent les Islandais qui les premiers consignèrent les traditions et les chants apportés des pays scandinaves en Islande, et encore parce qu'ils donnaient du développement à l'érudition historique et poétique qu'ils ont consciencieusement conservée et transmise à la postérité. Cependant la connaissance fondamentale était antérieure à la colonisation de l'Islande, et, pour sa partie essentielle, elle pourra bien être ramenée à une époque qui remonte de plusieurs siècles dans la haute antiquité. Quel que soit le nom

qu'on y applique, on pourra dire à bonne raison qu'elle appartient également aux trois pays scandinaves du Nord, d'où elle a tiré son origine, et même qu'elle tient assez près à l'Allemagne, aux îles britanniques et aux pays de l'Orient. Gardar, fils de Svavar, qui le premier découvrit l'Islande, était Suédois d'origine mais citoyen danois établi en Sélande. Il construisit dans la partie septentrionale de l'Islande un domicile (*hús*) à l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de Húsavík (la baie des maisons). Son compagnon nommé Nattfare était certainement aussi Danois; c'est d'après lui que la baie, située vis-à-vis, porte le nom de Náttfaravík. Il était le premier colon qui vînt s'établir en Islande plusieurs années avant que le Norvégien Ingolf débarquât dans l'île. Une le Danois, fils de Gardar, joua également un rôle dans l'histoire de la colonisation du pays; et à cette époque-là il arriva en Islande encore bien d'autres Danois et Suédois que ceux dont l'histoire nous a transmis les noms. On ne pourra douter qu'il n'y ait eu parmi ceux-ci, tout comme parmi les Norvégiens, des amateurs de l'histoire et de la poésie, qui, en dépit de l'infériorité du nombre, ont également eu leur part au recueil des matières qui formaient la première base de la littérature florissante de l'Islande. Saxon a traduit en latin plusieurs anciens poèmes danois que les Islandais ont en partie conservés dans la langue primitive ou originale. Plusieurs de ces poèmes proviennent incontestablement de Danemark, et d'autres tirent leur origine de la Suède; les uns et les autres ont été transplantés en Islande, soit par la voie directe, soit en traversant d'abord la Norvége.

Parmi les poèmes dus à coup sûr à des auteurs danois, je citerai ici les deux stances de l'ancien Biarkamál que nous a transmises Snorre. Ce poème était, selon la tradition conservée par Saxon, un chant alternatif qui dans la matinée qui précédait la bataille où périt l'illustre roi danois, Rolf Krake, fut chanté par Hialte le Magnanime et Bödvar Biarke,

deux de ses vaillants champions. Ces belles stances que, selon l'ancien récit, Hialte adressa à Bödvar, nous présentent des échantillons très anciens de la langue et de la poésie danoise. Elles furent répétées l'an 1030 par l'Islandais Thormod Kolbrúnarskáld, poète d'Olaf le Saint, lorsque le roi dans la matinée avant la bataille de Stiklastad l'avait invité à entonner une chanson propre à encourager les guerriers. Ce poème fut déjà à cette époque-là regardé comme appartenant à un temps bien reculé (Bjarkamál en fornu).

<table>
<tr><td>Dagr er upp kominn,
dynja hana fjaðrar,
mál er vílmögum
at vinna erfiði;
vaki ok æ vaki,
vina höfuð,
allir hinir œztu
aðils of sinnar!
Hár hinn harðgreipi,
Hrólfr skjóthendi,
ættgóðir menn,
þeir er ekki flýja!
vekat ek yðr at víni
nè at vífs rúnum,
heldr vek ek yðr at hörðum
Hildar leiki!</td>
<td>Le jour vient de renaître,
du coq tremblent les plumes,
c'est pour les hommes le signal
d'entreprendre des exploits;
soyez donc sur vos gardes,
vous, chefs vaillants des amis,
vous, les plus intrépides
des combattants du héros!
Har à la main dure
et Rolf à la main rapide,
gens de vaillante race
qui ne s'enfuient jamais!
ce n'est aux joies du vin
ni aux discours des femmes,
que je viens vous éveiller,
c'est au jeu rude de Hilde!</td></tr>
</table>

Saxon nous en a rendu la substance dans une paraphrase latine où, malgré son extrême prolixité, on reconnaît le texte fondamental plus concis. On y rencontre ainsi le passage suivant tout-à-fait conforme à l'ancien original danois:

Non ego virgineos jubeo cognoscere ludos
non liquidum captare merum......,
evoco vos ad amara magis certamina Martis!

Dans la Skálda Snorre nous a transmis trois autres stances (et en outre un hémistiche et un distique) du même poème. Le nom de l'or y est rendu par une foule de circonlocutions, basées sur les anciens mythes et les traditions populaires du Nord. Aussi, selon la relation de Saxon, ces trois stances sont-elles attribuées à Hialte, héros danois, natif de Sélande. Le fait dont nous entretient la tradition, est rapporté au commencement ou à la première partie du 7e siècle, et le poème doit certainement son origine au Danemark où, selon toute probabilité, il a été composé peu de temps après l'événement au 7e ou au 8e siècle. Delà il a ensuite été transporté en Islande par la voie de la tradition orale du peuple, grâce à l'entremise des premiers colons. Saxon nous raconte que de son temps, vers l'an 1200, bien des personnes en Danemark, versées dans les récits de l'antiquité, savaient encore par coeur ce poème danois.

Conférez Heimskríngla II 347-48; Fornm. S. V 59-60; Skáldskaparmál c. 44, Snorra Edda I 400-2; Fornaldar Sögur Norðrl. I 100, 110-12; Saxo, Hist. Dan. I p. 90-108.

Plusieurs des inscriptions runiques que j'ai admises dans ce recueil ont certainement besoin d'être soumises à une révision soignée d'après les pierres mêmes, et j'ai l'espérance que l'édition que j'en fais maintenant donnera l'impulsion aux recherches propres à les éclaircir au mieux; quelques-unes en ont déjà, à mon invitation, subi une telle révision. Je profiterai du résultat de ces recherches et en ferai part au lecteur dans le présent ouvrage, spécialement dans le Glossaire runographique dont j'ai l'intention d'augmenter cette édition. J'emploierai pour le même usage les autres inscriptions runiques qui me paraissent dignes d'être prises en considération pour ce but.

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 181 389 A